L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, 73 RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLÉANS.
VENDREDI, MATIN, 26 MAI.

FEUILLETON.

MARCOF LE MALOUIN

PAR
ERNEST CAPENDU.

TROISIÈME PARTIE.

NANTES EN 1793.

XXXI.

LE MARCHÉ.

Avec son adresse et son instinct de courtisane, la misérable créature avait promptement trouvé moyen de se mettre dans l'intimité du monstre qui désolait Nantes.

Belle encore, d'une coquetterie savante et d'un cynisme effronté, elle devait convenir à Carrier, car ces deux ignobles natures se touchaient par plus d'un point sympathique.

De ces divers arrangements étaient résultées les positions différentes dans lesquelles nous avons retrouvé Carfor, Diégo et Hermosa au commencement de cette troisième partie.

Diégo avait, depuis deux ans, sacrifié tout ce qui l'isolait pour faire épier soigneusement la conduite et les démarches de Philippe et être en mesure d'arriver ainsi à son but.

C'était lui qui avait dénoncé l'arrivée au marquis et révélé son existence sous le pseudonyme que Philippe avait pris.

Comment avait-il découvert que Loc-Ronan n'était pas mort après avoir cependant examiné son cadavre dans la chapelle du château?

Voilà ce que nous apprendrons sans doute dans la conversation qui va s'échanger entre Diégo et Philippe.

Toujours était-il que l'intérêt commun des trois associés était d'abord et avant tout que Philippe vécut, car sa mort eût entraîné la ruine de leur plan et par conséquent la perte de la fortune qu'ils espéraient dans un avenir rapproché.

C'était Pinard qui s'était chargé de veiller sur la conservation de Philippe, et jusqu'alors il avait fait bonne veille.

Lorsque le marquis entra dans la pièce où l'attendait son cadavalable beau-frère, Diégo sortait brusquement retourné, afin qu'il ne pût pas rencontrer une étroite fenêtre, ne laissant pas tout d'abord sur ses traits, qu'il voulait cacher au prisonnier.

En dépit de lui-même, l'Italien se sentait gêné, non par commisération pour sa victime, mais de la partie qu'il allait jouer.

Encore quelques minutes peut-être, et il aurait entre les mains la lettre qui mettait à sa disposition cette fortune si ardemment convoitée, si laborieusement poursuivie.

Il avait commattendre jusqu'alors, pour donner le temps aux noyades et aux mitrailades quotidiennes d'impressionner le marquis.

Il comptait énormément sur l'impression causée par ces horreurs pour décider Philippe, dont il connaissait la fermeté.

Peu, à défaut de ce moyen, il en tenait un autre en réserve : celui la convertir l'amour du marquis pour sa seconde femme.

Enfin, maître de lui-même, il se retourna résolument.

Philippe, dont les yeux rouges par les veilles étaient devenus d'une faiblesse extrême, ne distingua pas la physionomie de l'Italien.

Croyant qu'il allait subir un interrogatoire, il se retourna vers Pietro qui demeurait sur le seuil de la porte.

—Où me conduisez-vous? demanda-t-il.

—Ici, citoyen, répondit le geôlier.

—Pourquoi faire?

—Quelqu'un veut te parler.

—Qui cela?

—Le citoyen.

Et Pietro désigna du geste le délégué du Comité du salut public.

Le marquis de Loc-Ronan fit alors un pas et avant vers celui qu'on lui nommait.

Philippe, en dépit de son sérieux prolongé dans les prisons, n'avait rien perdu de sa dignité morale.

C'était toujours ce beau gentilh aux allures élégantes et chevaleresques, aux grands airs de noble seigneur.

En apercevant Diégo, qu'il reconnut au premier coup d'œil, le sang lui monta au visage.

—Le comte de Fougneray! dit-il en reculant.

—Le citoyen Fougneray si vous le voulez bien, répondit Diégo avec une ironique politesse et en faisant un geste à Pietro, qui sortit et referma la porte.

—Cela devait être! murmura le marquis avec un mépris profond.

Diégo sourit.

—Tu ne m'attendais guère, n'est-ce pas, citoyen? reprit-il avec cette brutalité de langage qui était de mode à cette triste époque.

—Si fait, je vous attendais.

—Bah! vraiment?

—J'ai été victime d'une infame délation, puisqu'il s'agissait de lâcheté, je devais passer à vous.

—Moyen Loc-Ronan!

—Moyen le comprendre!

—Encore une fois je suis le citoyen Fougneray! s'écria Diégo avec colère, car il voyait que quelque surveillant, en faction [illegible] entendît le marquis [illegible] qui entraînait [illegible] pour ceux qui le portaient.

Philippe devina la pensée de son interlocuteur, mais il se contenta de hausser dédaigneusement les épaules.

—Que voulez-vous donc encore? demanda-t-il froidement et avec une hauteur extrême.

—Causer quelques instants avec vous, cher beau-frère, répondit Diégo avec une affabilité railleuse. Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus que nous devons avoir bien des choses à nous dire!

—Assez! dit brusquement Philippe, je n'ai plus rien ni argent, ni terres, ni châteaux, ni fortune enfin. Que me voulez-vous donc?

—Vous avez un bien plus précieux que tout cela à défendre, et ce bien c'est la vie.

—Est-ce donc à ma vie que vous en voulez?

—Je veux la défendre, mon cher beau-frère.

—Vous?

—Moi même qui vous ai toujours apprécié comme vous le méritez.

—Je suis reconnaissant, monsieur dit froidement le marquis, et j'ai hâte de mourir pour être délivré de tous mes maux. D'ailleurs l'existence venant de vous, je la refuse.

—Cependant, dit Diégo, la mort est une vilaine chose, surtout par la façon dont elle arrive ici, et sans parler du typhus, il est terrible qu'il m'ait mis dans la Loire par famille sur la place du Département.

—Vaut mieux mille fois que d'être guillotiné devant une foule sanguinaire et stupide! interrompit Philippe.

—Mourir par le fer ou par la mort du sabat; ce doit être la mienne.

—Mourir noyé dans le fleuve, c'est quitter le centre de pauvres innocents qui vous font cortège pour monter au ciel, l'une ou l'autre façon de gagner l'éternel sommeil ne m'effraye pas, au contraire, je les attends toutes deux avec calme, presque avec impatience.

Diégo se mordit les lèvres.

Les exécutions n'avaient nullement porté l'effroi dans l'âme du stoïque gentilhomme, et le Italien avait perdu en vain quatre jours à attendre.

Le marquis lit un pas pour quitter la chambre.

—Vous voyez, dit-il, qu'il est inutile de prolonger l'entretien.

—Si fait! s'écria Diégo; causons au contraire, et plus que jamais je tiens à votre aimable compagnie.

—Je n'ai rien à entendre, vous dis-je.

—Vous croyez?

—Je suis certain.

—Peut-être vous trompez-vous!

—Non.

—Et que me vaudrait ce doute?

—Si, fait, je vous attendais.

—Bah! vraiment?

—J'ai été victime d'une infame délation, puisqu'il s'agissait de lâcheté, je devais passer à vous.

—Moyen Loc-Ronan!

—Moyen de comprendre!

—Encore une fois je suis le citoyen Fougneray! s'écria Diégo avec colère, car il voyait que quelque surveillant, en faction [illegible] entendît le marquis [illegible] qui entraînait [illegible] pour ceux qui le portaient.

Philippe devina la pensée de son interlocuteur, mais il se contenta de hausser dédaigneusement les épaules.

—Que voulez-vous donc encore? demanda-t-il froidement et avec une hauteur extrême.

—Causer quelques instants avec vous, cher beau-frère, répondit Diégo avec une affabilité railleuse. Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus que nous devons avoir bien des choses à nous dire!

—Assez! dit brusquement Philippe, je n'ai plus rien ni argent, ni terres, ni châteaux, ni fortune enfin. Que me voulez-vous donc?

—Vous avez un bien plus précieux que tout cela à défendre, et ce bien c'est la vie.

—Est-ce donc à ma vie que vous en voulez?

—Je veux la défendre, mon cher beau-frère.

—Vous?

—Moi même qui vous ai toujours apprécié comme vous le méritez.

—Je suis reconnaissant, monsieur dit froidement le marquis, et j'ai hâte de mourir pour être délivré de tous mes maux. D'ailleurs l'existence venant de vous, je la refuse.

—Cependant, dit Diégo, la mort est une vilaine chose, surtout par la façon dont elle arrive ici, et, sans parler du typhus, il est terrible qu'il m'ait mis dans la Loire par famille sur la place du Département.

—Vaut mieux mille fois que d'être guillotiné devant une foule sanguinaire et stupide! interrompit Philippe.

—Mourir par le fer ou par la mort du sabat; ce doit être la mienne.

—Mourir noyé dans le fleuve, c'est quitter le centre de pauvres innocents qui vous font cortège pour monter au ciel. L'une ou l'autre façon de gagner l'éternel sommeil ne m'effraye pas, au contraire, je les attends toutes deux avec calme, presque avec impatience.

Diégo se mordit les lèvres.

Les exécutions n'avaient nullement porté l'effroi dans l'âme du stoïque gentilhomme, et le Italien avait perdu en vain quatre jours à attendre.

Le marquis f